

COURRIER DE LA MESNIE

Jeunes, vous servez la patrie : Ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous (HENRI, Comte de Paris)

LA GRANDE

ils sont tous là, qui tournent autour de la Jeunesse, la bouche pleine de promesses :

- « Jeune, viens avec nous, et tu auras du pain. »
- « Jeune, viens avec nous, et tu auras du travail. »
- « Jeune, viens avec nous, et tu auras enfin la liberté. »

RÉVOLTE

MAIS LA JEUNESSE N'EST PAS A VENDRE

— Elle est libre, encore, de son corps et de son âme. Elle est même, dans ce siècle baillonné, enchaîné, la seule force gratuite, la seule force intacte, la seule qui puisse rire au nez de ces messieurs, de ces nouveaux seigneurs, des **NOUVEAUX FEODAUX**. Et la jeunesse fuit les lendemains qu'ils lui préparent.

— Il faut tout de même qu'on en parle.

— Il faut tout de même que l'on songe à ces cinq cent mille jeunes Français qui se pressent aux portes des consulats, vague immense qui se brise contre la muraille des frontières.

— Cinq cent mille jeunes Français, lassés, meurtris, écorchés,

— Cinq cent mille jeunes qui ne croient plus en leur patrie, qui refusent de sombrer avec le vieux vaisseau dont le pilote a lâché la barre,

— Cinq cent mille qui cherchent au monde une terre plus humaine où le nom de Français soit encore un honneur.

— Et derrière les murs branlants de leurs lois et de leurs décrets,

Ceux qui ont les clefs des casernes,

Ceux qui ont les clefs des prisons,

les nouveaux féodaux ne sont pas rassurés,

Car elle a commencé, sans bruit, mais d'un élan,

Ceux qui ont les clefs des casernes
Ceux qui ont les clefs des prisons,
Ceux qui paient les gendarmes, ceux qui paient les voleurs,

Ceux qui déclarent la guerre et qui ne la font pas,
et tous les professeurs de sciences inutiles,

Tout ce monde étranger qui, dès notre naissance, nous classe, nous épie, nous dresse, nous donne des lois, nous met en fiches, nous met en rangs, nous met au piquet, nous met en prison,

Au nom de la **LIBERTE**, de l'**EGALITE** et de la **FRA-TERNITE**,

Tous ces messieurs-là sont bien ennuyés.

— Trop peu d'enfants dans nos berceaux, mais beaucoup trop chez le voisin,

— Trop peu d'élèves dans leurs écoles, mais beaucoup trop chez le curé,

— Trop peu d'hommes dans les casernes, mais beaucoup trop dans les prisons,
et les voleurs coûtent si cher qu'on ne peut plus payer les juges.

— Nous le disons bien haut à ceux qui se disent nos maîtres :

CE MONDE-LA N'EST PAS FAIT POUR NOTRE JEUNESSE.

— Dieu sait pourtant qu'on nous couve,

— Dieu sait pourtant qu'on nous aime !

— De tous les horizons, les sergents recruteurs, de tous les partis à initiales :

— Ceux qui ont un couteau tricolore entre les dents,

— Ceux qui portent des flèches et ne les lancent pas,

— Ceux qui pensent « non » et qui disent « oui »,

— Ceux qui croient qu'on peut défendre à la fois la république et la liberté,



Un Américain contre la Démocratie :

DEMOCRATIE ET CORRUPTION

Pourquoi la Démocratie s'élèverait-elle contre la corruption ? Elle en est elle-même une forme à vaste échelle. A la place d'un gouvernement ayant un objet certain et un but visible, elle en établit un qui est l'instrument des chimères de la populace, et qui ne se maintient qu'en les flattant. La sécurité repose uniquement sur la distribution de pots-de-vin aux minorités avides qui se sont arrangées pour tromper la populace et l'exciter... l'administration entière du gouvernement, dans la démocratie, chacun le sait, est moins une administration qu'un perpétuel marchandage.

Le chef de l'Etat lui-même, n'ayant pas d'autre titre à sa fonction que le bon vouloir du peuple, est obligé de marchander et de négocier comme le dernier des quémandeurs d'emplois.

La corruption est inhérente au démocrate. Tout ce qu'il peut prendre, par ou sans la loi, soyez sûr qu'il le prendra. Il considère non sans raison que les filous et les charlatans qui le gouvernent sont faits de même pâte que lui ou, comme il dit, « qu'ils entrent dans la vie publique » pour ce qu'ils y trouvent. Cela ne le choque pas de les voir suivre leur nature. Si l'un d'eux fait preuve d'une honnêteté peu habituelle, et refuse ostensiblement de prendre sa part du butin, les nigauds le méprisent comme un menteur ou un imbécile et ils refusent de l'admirer. Il n'en est pas ainsi des coquins de la vie privée qui soutirent des fonds de la caisse communale. Le démocrate est stupide, mais il ne l'est pas assez pour ne pas voir dans le gouvernement un groupe d'hommes qui s'entendent pour l'exploiter, groupe extérieur au sien et ayant, par conséquent des intérêts opposés. Il croit que leur but principal est de lui extorquer tout ce qu'ils pourront par la force. Il ne voit donc rien d'immoral à tenter lui-même une extorsion en retour lorsque l'occasion s'en présente. Battre le gouvernement devient ainsi une opération dépourvue de toute tache morale...

LA GRANDE REVOLTE DE LA JEUNESSE.

— Les vrais aventuriers ne sont pas ceux qui fuient. Les vrais aventuriers sont ceux qui, comme nous, restent rivés au sol où Dieu les a fait naître et préparent, les dents serrées, dans le silence, « à la France un visage que les Français puissent regarder en face ».

— Les gens sages disent que nous sommes fous. Les gens prudents disent que nous allons au-devant des coups.

— Nous savons tout cela; mais nous marchons quand même. Nous ne regardons pas en arrière pour voir si l'on nous suit. Nous regardons en avant. C'est tellement plus beau.

— Et, marquant de notre signe chaque terre à conquérir, nous sommes déjà d'un monde où nous avons trouvé la Joie.

— Nous savons que chacun de nous vaut peu de chose. Mais ensemble, nous sommes tout de même une troupe fervente. Et l'Ange des Victoires nous conduit par la main.

En inaugurant la série des « Ecrivains et penseurs américains », en 1929, M. Régis Michaud, à qui nous devons l'introduction en France de la plupart des écrivains américains contemporains, écrivait :

« Dans les perplexités actuelles de l'Europe, les criteriums, les standards qui nous restent pour nous tirer d'affaire ne sont pas nombreux. Abandonnons l'Asie à ses songes, en tenant l'œil ouvert, et le bon. A l'Européen qui

H.-L. MENCKEN

doute, en plein chaos, en pleine anarchie des antagonismes nationalistes, et qui, ne se payant pas de mots, constate l'imparfait fonctionnement des machines sociales et politiques, deux standards sociaux restent, rien que deux, l'américain et le russe. Ceci tuera-t-il cela ? »

On ne saurait contester que ces lignes, discutables quant au fond, ne soient plus que jamais actuelles. Elles servaient d'introduction à l'œuvre d'un penseur, jusque là totalement inconnu chez nous, comme d'ailleurs presque tous les théoriciens politiques et sociaux de l'Amérique contemporaine.

Ce n'est pas par hasard qu'il consacra le premier de ces ouvrages à l'œuvre d'H.-L. Mencken.

Déclarant la guerre à tous les Préjugés (tel est le titre de son œuvre), H.-L. Mencken n'est pas pour autant un nihiliste. S'il veut faire table rase, c'est pour reconstruire ensuite un monde plus juste. Sa violence se teinte d'ailleurs d'un humour très particulier, qui ôte à ses critiques impitoyables ce qu'elles pourraient avoir d'inutilement cruel.

De ses campagnes vigoureuses, il reste, pour nous, beaucoup à relire, bien qu'elles datent, pour la plupart, de plus de vingt années. Ces quelques lustres n'ont fait que confirmer les jugements de Mencken sur la démocratie. On trouvera, dans les extraits que nous en donnons aujourd'hui, la preuve que certaines idées, qui ont profondément agité la vieille Europe, ne sont pas restées étrangères au Nouveau Monde. Quelles que soient les réserves que l'on peut faire sur la personnalité et les campagnes de H.-L. Mencken, il n'en est pas moins intéressant de découvrir, dans cette voix américaine, des accents que les Français clairvoyants entendront avec profit.

Et, si un Américain ne peut découvrir de remède raisonnable aux maux qu'il dénonce, un Français en peut, lui, aisément déduire les enseignements.

DEMOCRATIE ET JUSTICE

Le gouvernement se comporte envers les citoyens d'une manière basse et déloyale, et il échoue complètement à maintenir la justice égale entre tous. Il ne fait que suivre la majorité en persécutant ceux qui deviennent impopulaires ; il instaure des persécutions et cela, très souvent, contre des hommes de la plus grande droiture et de la plus grande utilité pour le pays...

... Un tel gouvernement profite des folies et des lubies de la populace pour se débarrasser de ceux qui s'opposent à lui. Quand ces folies et ces lubies lui manquent, la démocratie entretient un système compliqué de rouages à haut rendement pour les réveiller...

... C'est sur les faussaires et les farceurs de tous genres que l'Etat démocratique repose. Ce sont eux qui inspirent les relations de la démocratie avec les autres peuples et qui la font regarder comme une amie douteuse et une ennemie déloyale.

DEMOCRATIE ET CAPITALISME

... Le sentiment de complicité à l'égard des voleurs est probablement ce qui fait la sécurité du capitalisme dans les sociétés démocratiques. Sous l'absolutisme, le capitalisme est toujours exposé. Assez fréquemment, comme l'histoire nous l'enseigne, il est exploité et détruit. Dans la démocratie il est en toute sûreté. Les buts et les aspirations du capitalisme, un démocrate peut les comprendre. Ne sont-ils pas ses buts et ses aspirations personnels, grandement amplifiés ? Il tend donc à sympathiser avec lui et à regarder d'un œil soupçonneux ceux qui se proposent de l'abattre. Un système nouveau de gouvernement, quel qu'il soit, forcerait le démocrate à inventer un système également nouveau d'utopies et c'est là une tâche aussi difficile que désagréable pour le travailleur que pour le philosophe dans les bosquets d'Académus. En démocratie, le capitalisme possède un autre avantage. Les ennemis qui l'attaquent sont faibles et disséminés. Rien n'est plus facile que d'en lancer une moitié contre l'autre pour mieux se débarrasser de tous les deux...

... Une société aristocratique peut prétendre qu'un soldat ou un savant sont supérieurs à un banquier ou à un industriel. Dans une démocratie, au contraire, ces derniers sont placés plus haut et cela est inévitable. L'Homme d'en bas a moins de peine à comprendre ce genre d'action...

LE MENSONGE DEMOCRATIQUE

... Le but secret de tout gouvernement démocratique est de réduire au silence toutes les critiques à son égard. Quand la critique commence à avoir libre cours, la démocratie faiblit, ce qui veut dire que les sinécures à destination des coquins qui la composent deviennent moins sûres. Il faut donc à tout prix qu'un tel gouvernement se donne l'air d'un « défenseur de la foi », et que sa puissance légale et extra-légale se déchaîne contre le sceptique qui ose défier son infailibilité. Les freins constitutionnels n'influent que peu sur ses actes, car le seul mécanisme capable de les faire mouvoir est sous son contrôle.

UN PROCÈS QUI DURE DEPUIS LE SIÈCLE

Les descendants de Jean Thiéry
cordonnier et navigateur
réclament à l'Etat un héritage
de 30 milliards

S'il est une destinée extraordinaire, c'est bien celle de ce petit paysan champenois, qui naquit à Château-Thierry vers le milieu du XVI^e siècle. Epris d'aventure, il décida un jour de quitter l'échope de cordonnier où on l'avait mis en apprentissage et de s'expatrier « sans un sol vaillant » pour chercher fortune en Italie. Venise était, à cette époque, le royaume des grands navigateurs dont les richesses légendaires avaient enflammé sa jeune imagination. C'est donc dans l'état de Venise, à Brescia, que nous le retrouvons. Il s'est fait garçon d'auberge et gagne sa vie à servir les riches armateurs qui ont coutume de s'y retrouver. Et, un jour, la fortune se présente à lui sous les traits d'un aventurier grec, du nom de Tipaldi. Celui-ci, séduit par l'intelligence et la décision de Jean Thiéry, écoute sérieusement le récit de ses rêves dorés, et décide de se l'attacher. Ni l'un ni l'autre n'eurent à s'en repentir, puisque Jean devint bientôt son confident, puis son fils adoptif et légataire universel. Alors commence pour lui une extraordinaire vie d'aventure. Il accompagne son protecteur autour du monde et, lorsque celui-ci meurt à Venise à l'âge de 96 ans, Jean Thiéry hérite d'une fortune colossale.

Le testament parle notamment de 800.000 écus de Venise, de 50.000 louis d'or, sans compter les navires et les marchandises. Cette fortune, notre compatriote la fait fructifier et l'accroît encore par ses voyages hardis. Si bien que lorsqu'il meurt à son tour, en 1675, il laisse un testament dont le manuscrit est parvenu jusqu'à nous et qui nous laisse rêveurs.

« Je laisse de quoi dire 6.000 messes pour le repos de mon âme, tous mes habits aux pauvres et « aux Thiéry de Champagne ».

8.000 écus de Venise (10 millions de livres).
Une créance de 1.200.000 livres sur la ville de Paris.

Six maisons évaluées 1.200.000 livres.
« Un sac de quatre pieds de long et autant de large rempli d'or massif en lingots. »
« Six barils de poudre d'or. »

Mes carrosses, mes cassettes de pierres précieuses, mes navires et leurs marchandises », le tout évalué à 57.000.000 de francs !

Aussitôt les Thiéry de Champagne se mirent en devoir de réclamer le partage de cette prodigieuse fortune.

Les cousins à héritage ne venaient pas alors d'Amérique, mais d'Italie ! Ce fut une ruée. Certains s'en allèrent faire valoir leurs droits jusqu'à Venise ; mais la noble capitale des Doges n'était pas décidée à abandonner une somme aussi considérable. Les procès commencèrent. Ils n'ont pas cessé de se poursuivre jusqu'à nos jours.

LES PROCÈS

On finit par reconnaître les droits de trois personnes qui touchèrent des arrérages durant quinze ans. Puis l'on s'aperçut qu'il s'agissait d'habiles escrocs qui avaient falsifié les documents, et ils furent condamnés à mort en avril 1703. Mais ils avaient déjà pris la fuite et c'est ainsi que se termina la plus grande escroquerie du XVII^e siècle !

Il nous est impossible de rapporter ici tous les procès et tous les jugements qui se succédèrent. Ils sont innombrables. Mais Venise continua à dissimuler soigneusement la succession. Louis XIV, qui s'était saisi personnellement de l'affaire, élimina d'un seul coup les prétentions de 366 héritiers.

Vint la Révolution. L'Assemblée nationale reprit en mai le procès et, profitant de la liberté d'association récemment proclamée, les prétendants formèrent en 1791 un syndicat extrêmement agressif !

A ce moment, plus de dix mille personnes tournaient autour de l'héritage. Tandis que l'ambassadeur de France menait enquête à Venise, Bonaparte ayant conquis le nord de l'Italie y faisait son entrée. Son premier soin fut de se faire remettre par la ville des Doges, au titre de cet héritage, une somme de 20 millions, somme colossale pour l'époque, qu'il fit parvenir au Directoire, lequel, d'ailleurs, en avait grand besoin.

DE LOUIS XIV



A partir de ce moment, le procès prit un nouvel aspect : on plaida, non plus contre Venise, mais contre l'Etat !

Malgré les pressions officielles, le tribunal de la Seine finit par confirmer, en 1821, les droits de plusieurs descendants. Ceux-ci reprirent espoir. Allaient-ils enfin recevoir les millions tant disputés ? Hélas ! non, car un nouveau jugement intervint, en 1878, qui déclarait tous les tribunaux incompétents dans un

procès contre l'Etat : décision confirmée, quelques années plus tard, par le Conseil d'Etat.

La cause des « Thiéry de Champagne » semblait définitivement perdue. Pourtant, ils ne renoncèrent pas et les ministres de la Justice qui se succédèrent par la suite eurent à examiner de nouveau cette affaire particulièrement délicate. Les derniers en date furent MM. Paul Reynaud, Germain-Martin, Tardieu et Georges Bonnet. On tenta d'aboutir à un compromis. Les héritiers réclamaient 30 milliards. L'Etat, toujours avare, était disposé à leur accorder 20 millions quand la guerre éclata.

Vint l'occupation, puis la Libération.

Aujourd'hui, le procès le plus long de notre histoire va rebondir. Le généalogiste attaché au ministère de la Justice a reconnu officiellement cinq héritiers. Ils habitent respectivement Roubaix, Lunéville, Domange-les-Eaux et Ribauvillé. Le cinquième n'a pu être retrouvé. Si nos renseignements sont exacts, il s'agirait d'un jeune officier de chars qui trouva en 1940 une mort glorieuse sur cette même terre champenoise où son ancêtre, Jean Thiéry, partit un jour à la recherche de la fortune. Celui-ci ne recevra jamais la part qui lui est due. Mais les autres sont bien décidés à aboutir à une conclusion rapide.

Quoi qu'il en soit, il serait piquant de voir rebondir, en ce temps de vaches maigres, un procès qui dure depuis 270 ans. Des générations d'avocats et d'hommes de loi s'y sont enrichis. Des générations de paysans et d'employés y ont puisé, durant toute leur vie d'humble labeur, l'immense, la merveilleuse espérance d'une fortune soudaine et presque miraculeuse. Notre époque est trop rude aux braves gens de chez nous pour que nous tentions de faire comprendre à leurs derniers représentants la fragilité d'un rêve qui, demain peut-être, deviendra réalité !

FRANÇOIS CHATEL.

OUVRAGES ECRITS PAR LES PRINCES DE LA MAISON DE FRANCE

DUC D'AUMALE

Les nombreux ouvrages écrits par le Duc d'Aumale, et sa très importante « Histoire des Princes de Condé », n'ont pas le caractère d'ouvrages de vulgarisation.

DUC D'ORLÉANS (fils aîné du Comte de Paris)

Chasses et Chasseurs arctiques.

A travers la Banquise.

Les Missionnaires Français au Thibet. De Hanoï à Bangkok. A Madagascar. Du Tonkin au Yunnan. Du Yunnan à l'Assam. Sur l'Abyssinie et le Transvaal.

Le Père Huc et ses critiques (1893). Une partie de cette brochure avait été publiée dans la « Revue Française » (octobre 1891).

Une visite à l'Empereur Menelik. Notes et impressions de route. Nombreuses photographies. 1897.

Politique extérieure et coloniale. Réunion de plusieurs articles. (Une note de l'éditeur prévient qu'ils ne font pas double emploi avec ceux contenus dans l'ouvrage « L'Âme du Voyageur ».)

PRINCE HENRI-PHILIPPE D'ORLÉANS

(fils du Duc de Chartres, frère aîné de Monseigneur le Duc de Guise)

L'Âme du Voyageur, avant-propos d'Eugène Dufeuille (retracant la vie du Prince Henri, mort en 1901). Ce livre réunit les œuvres suivantes parues séparément : De Paris au Tonkin par terre.

JEAN D'ORLÉANS, DUC DE GUISE

Sous le Danebrog, Souvenirs de la vie militaire au Danemark (1894-1899).

Paroles royales, Lettres et Manifestes de Monseigneur le Duc de Guise (1933). Reproduction d'un portrait au burin d'Albert Decaris. Exemplaires numérotés sur papier pur fil Lafuma.

HENRI, COMTE DE PARIS

Essai sur le Gouvernement de demain (1936).

Le Prolétariat (1937).

Programme (1938).

PRINCE DE JOINVILLE

Vieux Souvenirs (1818-1848), avec illustrations de l'auteur.

DRAPEAU ROUGE ET DRAPEAU TRICOLORE

Nous extrayons de l'« Avant-Garde », du 30 octobre, ce savoureux passage :

Mercredi dernier, un magnifique meeting rassemblait les jeunes anti-fascistes parisiens, sous l'égide du Front Laïque. A la suite d'une provocation hitléro-trotskyiste, on put voir des éléments fascistes huer « La Marseillaise » et lui opposer « L'Internationale », comme si ces deux chants étaient en opposition !

« La Marseillaise » et « L'Internationale », chants français qui ont fait le tour du monde, symbolisent tous deux la lutte pour la liberté et l'émancipation du peuple.

Voici d'ailleurs ce que disait, s'adressant aux réactionnaires du P.R.L., le candidat socialiste Buffet, dans la « Tribune socialiste de la Loire-Inférieure » : « Ils voudraient monopoliser le drapeau tricolore et « La Marseillaise ». N'y touchez pas, ce n'est pas votre lot, vous les saliriez ! »

Nous, jeunes républicains, sommes d'accord avec ces paroles et nous ne laisserons pas salir le drapeau tricolore par ceux qui l'ont trahi.

Qui eut dit que les Jeunesses communistes défendraient un jour le drapeau tricolore ?

A propos de manifestation fasciste précisons que les dits fascistes qui ont ainsi hué la « Marseillaise » sont tout simplement des jeunes communistes internationalistes écartés du Front laïque et antifasciste de la Jeunesse par les jeunes stalinien et il est bon de lire la version socialiste du même incident dans le « Drapeau rouge » du 31 octobre.

Après les discours, la « Jeunesse Communiste Internationaliste » apporte au Bureau un mot dans lequel elle déclare se solidariser avec nous pour la défense de la laïcité et demande quelques minutes de parole.

Le président Emile Kahn, secrétaire général de la Ligue des Droits de l'Homme, essaye donc de répondre dans ce sens.

A peine a-t-il prononcé les premières paroles de sa réponse en se félicitant de l'accord de la J.C.I. que des vociférations partent des bancs de l'U.J.R.F. : « Hou... fascistes... assassins... Hitlériens, etc... » et qu'il ne peut continuer.

Une confusion se produit alors. Tout le monde croit que le président veut donner la parole à la J.C.I. et que l'U.J.R.F. fait de l'obstruction. Une protestation s'élève, reprise en chœur par les J.C.I., les Ajistes, les J.S. et même de nombreux U.J.R.F. : « Démocratie... »

DE FRANCE

démocratie », qui couvre les insultes. Un représentant des J.C.I. tente de prendre la parole ; naturellement, il ne peut s'exprimer dans ce tumulte. Voyant cela les J.C.I. quittent la salle. Nos camarades et les Ajistes les saluent de « L'Internationale ». L'U.J.R.F. entonne « La Marseillaise », vite couverte par notre chant de classe.

Nous savions déjà que les Jeunesses socialistes rejetaient le drapeau tricolore pour adopter le drapeau rouge. Nous saurons maintenant qu'elles préfèrent l'« Internationale », chant de classe, à la « Marseillaise », notre hymne national :

Elles ont changé le titre de leur journal. « Jeunesse » n'était pas très

TRIBUNE

suggestif, c'était même un peu trop juvénile, un peu gosse, alors maintenant voilà, c'est : « Le Drapeau Rouge ».

Ce changement de titre rappelle d'ailleurs fort opportunément, au moment des élections, que le drapeau rouge était un peu rangé au magasin des accessoires depuis que le parti communiste a adopté le drapeau tricolore, heureusement que les Jeunesses socialistes sont là, il aurait pu se miter.

MOUVEMENT LAÏQUE DES AUBERGES DE JEUNESSE

« Estimant que le principe même de l'U.P.O.J., basé sur l'idée d'unanimité nationale... est dénué de toute valeur » (sic) le Mouvement laïque des Auberges de Jeunesse, au cours de sa récente Assemblée Nationale, a décidé de se retirer de l'Union Patriotique des Organisations de Jeunesse.

Les Jeunesses Socialistes avaient déjà quitté l'U.P.O.J. il y a plus d'un an.

— Qu va faire maintenant l'U.J.R.F., qui tente encore de jouer sur les deux tableaux ?

La France servira de cadre, en 1947, à deux importantes manifestations internationales de la Jeunesse :

Les neuvièmes Jeux Olympiques Universitaires ;

Le Jamboree International des Scouts.

NOTES DE VOYAGE AU SENEGAL ET EN MAURITANIE

(Suite)

Personne n'est exempt de préjugés, mais ce n'est pas chez les administrateurs qu'on en trouve le plus à l'égard des indigènes qu'ils connaissent non pas parfaitement, mais mieux que les autres. On parle de brutalités : autrefois peut-être. Pour moi, je connais des administrateurs bourrus et brusques ; je n'en ai jamais vu de brutaux. Injustices ? Dieu seul est juste, et quelle patience ne faut-il pas pour démêler ces histoires complexes à l'infini qui rebondissent à chaque hivernage pour des questions de terrains de culture, de pâturage, de puits ; pour se dégager des intrigues de certains fonctionnaires indigènes que le scrupule n'étouffe pas toujours.

Je les ai vus en butte aux contre-coups locaux de notre politique incohérente : c'est à eux de réparer ou de construire les cases sans argent, sans matériel et (depuis quelque temps) sans main-d'œuvre assurée, d'augmenter les ouvriers sans augmentation parallèle des crédits, de faire soigner — comme je le verrai plus tard en Casamance — des villages qui refusent, forts de leurs nouveaux « droits », de venir aux visites médicales au risque de contaminer les voisins...

Une sinécure, l'administration de brousse ? plaisanterie...

Si ces administrateurs ne démissionnent pas à tour de bras, c'est qu'ils aiment leur métier au fond d'eux-mêmes, métier passionnant parce qu'à base de responsabilité (qu'on effrite d'ailleurs de plus en plus), métier qu'ils accomplissent peut-être en grognant... mais que ceux-là qui font plus et mieux qu'eux leur jettent la première pierre. Et que les autres se taisent de la bouche et du stylo.

Oussouye, le 21 avril 1946.

Un mois auparavant, je circulais à dos de bossu parmi les dunes pelées du Trarza. Me voici maintenant dans un pays doté de belles forêts, hélas ! rongées lentement par les cultures d'arachide, où la mer pénètre loin dans les terres par ces énormes canaux naturels que forment la Casamance et ses affluents.

Le pays a vécu longtemps replié sur lui-même. On s'y battait encore il y a quelques années, et les routes de terre ne s'y glissent que lentement. Ici l'ennemi



n'est plus le sable, c'est l'eau qui sape tout et recouvre tout en hivernage.

Les Diola sont les occupants : autre contraste : le fétichisme l'emporte encore maintenant malgré la tache d'huile superficielle mais insidieuse que forme l'Islam et le Christianisme qui tend non sans peine à limiter ce dernier. La langue fondamentalement diola, se différencie presque dans chaque village : et Dieu sait si ces derniers sont nombreux ! Fait bien rare, quelques cantons dépassent sans doute la moyenne de 30 habitants au kilomètre carré (celle de l'Afrique est de 5...).

Il y a trois jours, je suis allé visiter le village d'Effoc, à une vingtaine de kilomètres au SW d'Oussouye : village perdu au milieu de la forêt casamançaise, annonce des grandes forêts du Sud. A notre arrivée, les gens fuient dans leurs cases, poussés par une méfiance encore tenace. Celles-ci sont d'immenses chaumières multicellulaires : chambres, cuisine, greniers à riz, étable pour le bétail (qui comprend de nombreux porcs) sont groupés sous le même toit bouf-

fant, retombant presque jusqu'à terre. Au milieu du village, une petite élévation groupe les constructions du poste militaire dont la création est toute récente : non loin de là, la tombe d'un soldat français pourrait rappeler aux politiciens oublieux que l'ère de pacification n'est pas partout close...

Les Diola sont travailleurs : les rizières, en terrain sec ou inondé par des eaux souvent saumâtres, réclament les bras de tous. Plus à l'Est et au Nord, où l'Islam s'étend lentement, l'on me dit que la riziculture, travail « avilissant », est laissée aux femmes. Les hommes ne s'occupent doucement que du mil : j'aurai l'occasion de le vérifier moi-même à Ouonk. Les palmiers à huile, adroitement saignés à la base des pédoncules fournissent un vin très agréable consommé frais, mais qui fermente vite et tourne la tête 48 heures plus tard.

Hier soir, j'ai eu la bonne fortune d'assister ici même aux funérailles d'une vieille fétichiste. Le corps, exposé devant la case, a reçu en suprême hommage des objets symbolisant la richesse de la défunte : épis de riz, cornes de bœufs, vin de palme ; morceaux de tissus, etc. L'enterrement est du style « éthiopique » : une bonne partie des assistants est au septième ciel du vin de palme. Peu avant le transport du cadavre près de la tombe, je me suis posté derrière un gros manguiier d'où je peux voir le cortège. C'est à la nuit tombante, et les grands feux commencent à faire danser les arbres. Tout semble se mettre en mouvement aux sons des tam-tams et des chants syncopés d'un rythme extraordinaire qui vous empoignent corps et âme comme pour vous contraindre à cette étrange trépidation.

En tête sont d'abord apparus les assistants dont beaucoup sont chrétiens : les uns se sentent socialement obligés à la présence, les autres sont sans doute sensibles à l'abondance du vin... On bavarde, les bras ballants, mais en pressant le pas. Puis, brusquement, des hurlements qui couvrent presque les notes variées des tam-tams et des cornes de bœuf : le cadavre, enveloppé de tissu bleu, est étendu sur un brancard de bonne surface orné à la tête et aux pieds de magnifiques cornes, ornement et symbole des troupeaux que possédait la morte : ici, comme partout en Afrique noire, le bétail est l'un des éléments les plus représentatifs du capital. Les porteurs s'arrêtent un instant à ma hauteur. Le cortège d'hommes emplumés et peints, armés de lances et de haches, ne cesse, lui,

ES JEUNES

AUTRICHE

— Renonçant à un projet communiste de jeunesse unique, cinq mouvements de jeunesse se sont créés. Ce sont :

— Les « Pfadfinder » (scouts), qui ne groupent pas plus de mille garçons.

— La « Pfarrjugend » (jeunesse paroissiale), le plus influent, dont l'organe mensuel, le « Ruf » (l'Appel), tire à 50.000 exemplaires.

— L'« Oesterreichische sozialistische Jugend » (jeunesse socialiste) qui compte près de 25.000 membres.

— L'« Oesterreichische Jugend Bewegung » (jeunesse du Parti populaire, conservateur), qui en compte environ 15.000 et la « Freie oesterreichische Jugend » (d'inspiration communiste), dotée de chefs énergiques, largement subventionnée, qui n'a cependant réussi à grouper que quelques milliers d'adhérents.

— Ces divers mouvements ne réunissent que 6 à 7 % de jeunes. La masse des indifférents se compose surtout de « zazous » (schlurf).

— Il est à noter que, depuis quelques mois, certains mouvements font un réel effort de compréhension mutuelle qui se traduit par des congrès et des camps en commun.

— La revue catholique « Ruf » du mois d'avril comportait (à l'instar de notre « courrier ») une « lettre ouverte à un jeune socialiste ».

de gesticuler et de vociférer : il s'agit d'éloigner les mauvais esprits qui rôdent, prompts à vouloir et à faire le mal. Une chose me surprend : ces chants, ou plutôt ces hurlements, ne sont pas cacophoniques. Je me laisse insensiblement gagner par eux, et de longues semaines plus tard, il m'arrivera encore de les scander en sourdine pour tromper la longueur hâlante des routes de mai ou de juin... (Un peu plus tard, en pays diola islamisé par la pénétration mandingue, j'assisterai à des chants préparatoires à la circoncision : c'était là une psalmodie polyphonique admirable ; il faudra bien un jour enregistrer tout cela...)

Kidira, Bakel, les 14 et 15 mai.

Kidira : dernière station du « Dakar-Bamako » au Sénégal... Il est 13 heures, et le soleil est écrasant, annihilant, mortel. J'attends avec un fort mal de tête la « postale » de Bakel qui doit, m'a dit le chauffeur, passer ici à la poste à 14 h. 30. Elle n'y sera qu'à 17 heures : chose d'Afrique ! D'ailleurs, rouler à ces heures eût été insupportable. Mais pourquoi alors cette promesse trompeuse ? N'essayons pas de comprendre : choses et imagination africaines, vous dis-je.

En attendant, je discute avec le postier noir ; certainement intelligent, il est doué de la pontifiante suffisance que seuls peuvent donner le certificat d'études de là-bas et les slogans démagogiques de la politique. La discussion demeure amicale de bout en bout : aussi peut-on dire bien des choses et en entendre bien d'autres. Les sentiments francophobes du brave postier sont fondés sur une méconnaissance totale des ressources actuellement connues de l'Afrique, des conditions économiques mondiales dont le Sénégal supporte l'inévitable contre-coup (on le lui pardonne : mais pourquoi diable fait-il un cours d'économie politique ?), et sur la valeur exacte de nombreux mots. Lui qui prône l'égalité, par jalousie des Blancs, méprise considérablement les Bassari et autres Koniagui, peuples du Sud, citoyens « comme tout le monde », mais peu vêtus...

Il me dit : « Depuis 300 ans que vous êtes ici (ce qui est faux), vous n'avez pas introduit un seul tracteur... » Hélas ! mon Dieu ! ça me rappelle la propagande russe chez certaines peuplades asiatiques : « Il y a cent ans, sous les tzars, vous n'aviez pas la radio : vous l'avez maintenant avec le communisme. »

La Fédération Mondiale de la Jeunesse démocratique, qui se targue de compter 45.000.000 d'adhérents, vient de publier le premier numéro d'un magazine qui a pour titre : « Jeunesse du Monde ». Le président de cette Fédération est le député communiste Guy de Boysson (encore un petit marquis !) et la France a l'« honneur » d'abriter le siège international de ce mouvement.

YUGOSLAVIE

En dépit de ses pertes immenses dues à la guerre et à l'occupation, en dépit de ses 1.700.000 morts, la Yougoslavie apparaît, aux observateurs étrangers, animée d'une volonté de vivre qui domine toute autre préoccupation.

DU MONDE

La Jeunesse est entrée en masse, volontairement ou non, dans un mouvement unique, officiel, la « Jeunesse Populaire Yougoslave » (N.O.J.) qui compte deux millions de membres, soit 90 % de la jeunesse.

Les Etudiants y forment une section particulière, la N.S.O. (Jeunesse Etudiante Populaire) qui fait preuve d'une exceptionnelle vitalité. La N.S.O. publie, à Zagreb et à Ljubljana plusieurs hebdomadaires et un magazine.

On ne dit pas quel est le statut des 10 % de « non-adhérents » dont l'absentéisme doit tout de même, au pays de Tito, être la preuve d'un certain courage !

J'ai peine aussi à lui faire admettre qu'un tracteur, ça se paie, même si c'est l'Etat qui le fabrique et le vend ; et que son travail doit pouvoir amortir son prix d'achat, et que, somme toute, le Sénégal dans son ensemble n'a rien d'une terre promise. Il faut tout reprendre de haut, remonter à Dieu et à la Création...

Mon mal de tête s'est un peu dissipé à cette conversation suivie par tout un cercle attentif. Mais la postale vient enfin me cueillir et nous nous quittons bons amis, bien que « fermes sur nos positions »...

Et je m'en vais cahoter trois heures dans une vieille Renault rhumatisante qui s'est chauffée toute l'après-midi au grand soleil. La cabine du chauffeur est bondée : à ma gauche, une brave femme avec son miochê ; à ma droite, une autre brave femme, future maman secouée de temps à autre par des malaises honorables mais pénibles.

Et le Résident de Bakel, charmant homme, accueillera dans la pénombre un « toubab » défaillant dont la tête résonne comme une calebasse... Décidément, j'aime mieux le chameau.

Haddad, le 6 juin.

Inutile de chercher sur la carte : c'est à peu près aussi introuvable que sur le terrain : un campement



peut en basse Mauritanie ne se voit pas : c'est paille sur paille. Quelques huttes non loin d'un fond de marigot où 5 à 6 puits mourants donnent goutte à goutte une eau blanchâtre.

Je suis couché sous une ces huttes rondes, en proie à une bonne crise de palu, avec vomissements horai-

TCHÉCOSLOVAQUIE

Dès la libération de Prague, la Jeunesse tchèque s'était trouvée groupée en un organisme unique, la Vlaz ceske wladeje (Union de la Jeunesse Tchéque) largement subventionnée par le gouvernement. Cette Union, en principe a-politique, était en fait tenue solidement en mains par les communistes qui disposaient de la plupart des postes de direction. Les autres partis politiques voyaient sans plaisir cette hégémonie croissante. Depuis quelques semaines les partis « catholique » et « tchèque-socialiste » font campagne ouvertement contre la jeunesse d'Etat et réclament le droit de former, comme autrefois, des groupes de jeunesse au sein de leurs organisations. Cependant, un certain nombre de dirigeants socialistes et catholiques conservent leurs fonctions à l'Union de la Jeunesse, qui a réussi à grouper près de 60 % des jeunes gens autour de ses sections sportives, touristiques et de formation civique.

ETATS-UNIS

Les organisations de jeunesse des Etats-Unis se sont réunies le 15 septembre afin d'établir un Comité National de Coordination des Organisations de Jeunesse.

La Jeunesse Noire des Etats du Sud a tenu son congrès annuel au milieu d'octobre.

NORVEGE

Une Conférence Mondiale de la Jeunesse Chrétienne se tiendra l'année prochaine à Oslo. Elle durera du 30 juillet au 8 août.

res. Depuis deux jours, je me traîne à chameau ou à pied vers Matam, heureusement en compagnie du Résident de M'Bout, guère plus en forme que moi. Dehors, une petite tornade de sable qui souffle par rafales ; les branches légères et la paille craquent mais tiennent bon ; après chaque coup de vent je secoue de mon pyjama le sable fin qui passe au ras du sol ; mes pensées sont peu folâtres : 40 bons kilomètres avant Matam, pas d'eau en cours de route, et mon incapacité à reprendre un chameau ou un simple bourricot. Mon Dieu, après tout, d'autres se sont trouvés avant moi dans une position bien plus critique : cette pensée est un réconfort. Et puis, cette petite épreuve ne flatte-t-elle pas mon amour-propre ? Dans ces cas-là, on met tout en œuvre pour remonter le moral. Entre deux séries de nausées, je reçois la visite de mon camarade de peine, et nous plaisantons. Nous tirons des plans sur la comète, car il faut en sortir. Notre vieux guide, toujours dévoué, vient m'apporter de temps à autre une casserole de tisane faite avec les graines sèches de kinkéliba : je bois en me pinçant les narines : il n'y a que la foi qui sauve ; mais je ne recommande pas le remède aux personnes sensibles.

24 heures.

A la tombée du jour, nous nous sommes mis en route. L'ingéniosité de mon ami et des deux guides m'a étendu sur un brancard fait de piliers à mil « désaffectés » et de cordes, porté par deux bourricots : un à la tête et un aux pieds. Cela ne va pas sans quelque comique : l'« âne des pieds » souffle et crachotte sur mes orteils nus, et fait un brusque écart chaque fois que je bouge, l'âne de tête, qui me tourne... le dos, me... n'insistons pas.

Au clair de lune, la petite caravane s'allonge sur le sable sale de la piste ; mon chameau fait le fringant avec sa « rahala » vide. Pour moi, je sommeille sous ma couverture, la tête vide, le ventre creux et délabré.

Cher X***, vous rappelez-vous cet avis péremptoirement exprimé par un fonctionnaire très parisien et qui nous servait de refrain chemin faisant : « Depuis que les conditions de vie aux Colonies sont devenues les mêmes qu'à la Métropole... » ? Du haut de votre bossu, vous avez murmuré un qualificatif bref, mais senti : « Le crétin ! »... ou quelque chose comme ça...

FRANÇOIS DE LA ROUTE.

POUR UN ORDRE DES ÉLITES

Il existe des élites et dans tout régime, même égalitaire, elles contribuent plus ou moins à assurer la cohésion de l'ensemble et le bon fonctionnement des détails. Il faut simplement distinguer entre les fausses élites et les vraies. Les vraies élites sont celles qui dans un régime, si anarchique soit-il, constituent l'armature sans laquelle le corps social s'effondrerait.

Daniel Halévy, dans son livre « **Décadence de la Liberté** », nous montre la III^e République sauvée de l'anarchie uniquement par ce qu'il appelle « les corps d'état ». Ces corps d'état sont en général des organismes homogènes possédant une tradition bien établie et menant parfois une politique assez personnelle tels que : Conseil d'Etat, Bureau du Travail, Université, Etat-Major, etc., etc... L'action de ces corps fut parfois discutable, ils n'en constituèrent pas moins l'élite de la III^e République.

Il y a deux sortes d'élites : les élites de métier et les élites de service public.

Dans chaque classe sociale, dans la classe commerçante comme dans la

classe industrielle, comme dans la classe terrienne, il se dégage une sorte de hiérarchie entre les travailleurs plus ou moins qualifiés. Cette élite-là se doit de rester étroitement attachée à la classe dont elle fait partie, puisque l'essentiel de son service et sa plus haute vertu consisteront précisément à perfectionner sans cesse le rendement de travail auquel toute cette classe s'adonne.

Mais dans chaque communauté de travail se trouve un chef dont le double rôle est à la fois de coordonner les efforts de chacun au sein de la communauté et en même temps de prévoir au delà de ce groupe plus ou moins restreint les développements ultérieurs. Le chef a un devoir de prévision auquel ne sont pas soumis les subordonnés dont tous les efforts doivent être centrés sur le bon fonctionnement intérieur. Il est le seul à pouvoir et à devoir regarder au delà et c'est par là qu'on peut le considérer comme sortant en une certaine mesure de la classe dont il fait partie.

Le problème qui se pose est donc de savoir s'il importe de garder au-dessus de toutes les classes sociales un ordre supérieur de chefs dont la fonction essentielle sera, tout en restant en contact avec la classe dont ils sont issus de se consacrer plus spécialement au service public, allégés qu'ils seront de l'entraînement des intérêts particuliers par des titres d'honneur qui, aux yeux de la Nation, les marqueront comme engagés à une abnégation plus grande, à une moralité plus droite.

Un sot égalitarisme a causé de tels ravages dans la masse qu'il est hors de doute qu'une telle conception ne répugne à beaucoup. Mais la seule égalité possible n'est-elle pas selon le mot d'Auguste Comte « l'accessibilité de tous à l'inégalité » ; ou en d'autres termes : l'égalité des chances de réussir. Sur ce point un ordre des élites qui reste ouvert à tous les hommes de mérite ne peut inquiéter une conscience chatouilleuse.

Pierre LASSERRE :

Un Etat où il n'y aurait que des premiers ministres serait moins exposé à la dissolution et à l'anarchie qu'un Etat dont tous les membres seraient augures ou pythoïsses, interprètes des dieux. Car les dieux ont toujours ressemblé singulièrement aux âmes qui parlent sous leur inspiration. Et il n'est pas vrai que toutes les âmes soient égales...

Mais l'existence d'une hiérarchie sociale ne se justifie pas seulement par l'intérêt politique et l'intérêt matériel de la nation considérée comme un tout. Elle est nécessaire à la santé et à la beauté de l'espèce humaine. Elle profite de la dignité des individus de tout rang, je dis : du peuple non moins que de l'aristocratie.

Le régime de la distinction et de la dignité des classes peut seul faire atteindre à la généralité des citoyens leur maximum de valeur morale et d'intelligence.

(Notes sur Nietzsche et l'Anarchie.)

Qui ne saisira d'ailleurs les avantages moraux d'une telle institution. « Vivre en aristocrate, écrit La Varenne, c'est jouir mais se sacrifier. » La décadence générale de la moralité nous force à reconnaître la nécessité d'une revalorisation de la notion d'honneur.

Dans notre société moderne où le savoir faire tient lieu de compétence, où la médiocrité fut souvent la seule qualité requise pour l'exercice des plus hautes fonctions de l'Etat, où l'honneur s'est prostitué en honorabilité, il n'est plus qu'un seul maître : l'argent. Ce n'est plus l'éminence du service rendu et les aptitudes personnelles qui désignent le dirigeant mais simplement la quantité d'argent qu'il possède.

La première réforme morale à tenter ne consisterait-elle pas à superposer à tous les intérêts particuliers dont l'équilibre fait la stabilité de la nation, une classe qui pour pouvoir « penser national » sera dégagée de toute recherche de ses intérêts matériels, mettant toute sa volonté à acquérir gloire et honneur au service de la nation tout entière.

André GIDE :

J'ai bon espoir ; mais il faut reconnaître que notre jeunesse, à la suite de cet effroyable remous, reste profondément désemparée. Sous un ciel lamentablement dévasté, la jeunesse d'aujourd'hui — du moins cette nouvelle école existentialiste qui fait aujourd'hui tant de bruit — semble faire sien le triste constat de Barrès : « De quelque point qu'on le considère, l'univers et notre existence sont des tumultes insensés. »

Eh bien ! Je voudrais dire aux jeunes gens que l'absence de foi désoriente : pour que ce monde rime à quelque chose, il ne tient qu'à vous. Le monde sera ce que vous le ferez. Plus vous me direz et persuaderez qu'il n'y a rien d'absolu dans ce monde et dans notre ciel, que vérité, justice et beauté sont des créations de l'homme, d'autant plus me persuaderez-vous qu'il importe donc à l'homme de les maintenir et qu'il y va de son honneur. L'homme est responsable de Dieu.

En un temps où je sens en si grand péril, si assiégé de tous côtés, ce qui fait la valeur de l'homme, son honneur et sa dignité, ce pour quoi nous vivons, ce qui fait notre raison de vivre — c'est précisément de savoir que — parmi les jeunes gens, il en est quelques-uns, et fussent-ils en très petit nombre, et de quelque pays que ce soit — qui ne se reposent pas, qui maintiennent intacte leur intégrité morale et intellectuelle et protestent contre tout mot d'ordre totalitaire et toute entreprise qui prétende incliner, subordonner, assujettir la pensée, réduire l'âme... car c'est enfin de l'âme même qu'il s'agit... c'est de savoir qu'ils sont là, ces jeunes gens, qu'ils sont vivants, eux, le sel de la terre, c'est là précisément ce qui nous maintient, nous les aînés, en confiance ; c'est là ce qui me permet, moi, si vieux déjà et si près de quitter la vie, de ne pas mourir désespéré.

Je crois à la vertu des petites peuples. Je crois à la vertu du petit nombre.

Le monde sera sauvé par quelques-uns.

André MALRAUX :

... Il est profondément indifférent pour qui que ce soit d'entre vous, étudiants, d'être communiste, anticommuniste, libéral, antilibéral ou quoi que ce soit, parce que le seul problème véritable est de savoir, au-dessus de ces structures, sous quelle forme nous pouvons recréer l'homme.

... A l'heure actuelle, l'homme est rongé par les masses comme il l'a été par l'individu. L'individu et les masses posent de la même façon les problèmes là où ils ne sont pas, écartent le problème fondamental parce que le problème fondamental, il faudrait l'assumer. Il n'appartient peut-être pas à l'individu d'être lui-même, mais il appartient à chacun de nous de faire l'homme avec les moyens qu'il a.

... La force occidentale, c'est l'acceptation de l'inconnu. Il y a un humanisme possible, mais il faut bien nous dire, et clairement, que c'est un humanisme tragique... et nous ne pouvons fonder une attitude humaine que sur le tragique parce que l'homme ne sait pas où il va, et sur l'humanisme parce qu'il sait d'où il part et où est sa volonté.

... Tout art est une leçon par ses dieux. Car l'homme crée ses dieux avec tout lui-même, mais il crée son art le plus haut avec le monde réduit à l'image de son secret toujours le même : faire éclater la condition humaine par des moyens humains.

... Le christianisme n'a pas supprimé la guerre, mais il a créé une figure de l'homme devant la guerre, que l'homme pouvait regarder en face. Et nous n'irons peut-être pas plus loin, mais nous irons déjà bien loin et nous aurons changé beaucoup si nous pouvons faire que l'Europe, en face de ses problèmes sociaux, de ses problèmes militaires et de ses problèmes tragiques, se fasse enfin une idée de l'homme qu'elle puisse regarder en face.

(Discours d'ouverture des conférences de l'U.N.E.S.C.O., à la Sorbonne, le 4 novembre 1946.)

LE "GENTIL" ART DES MARIONNETTES

du bois, des chiffons...

une âme

Tête de bois peinte, morceaux d'étoffe, voilà le sujet de notre entretien. Sujet passionnant dès qu'on l'anime, sujet passionné dès qu'il vous anime...

Il y a deux grandes familles de Marionnettes, et quelques autres qui se rattachent à elles :

La Marionnette à fils, manipulée par « en haut » ;

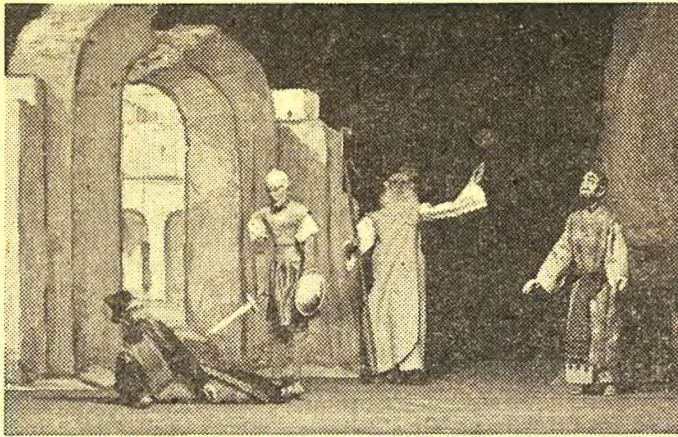
La Marionnette à gaine, manipulée par « en bas ».

La Marionnette à fils, je n'en parlerai pas. Son jeu n'apporte pas grand'chose au théâtre qu'elle imite sans atteindre ses possibilités. Beaucoup la préfèrent pour satisfaire un besoin logique d'anatomie... Pour parler clair, on la préfère pour ses « jambes », comme certains préfèrent le music-hall au théâtre, uniquement pour des jambes de girls !

La Marionnette à fils ne présente sur l'acteur de chair qu'un avantage : celui de s'envoler pour marcher... Je n'en parlerai donc pas dans notre entretien. Quand je dirai : « Marionnette », je voudrai dire « Marionnette à gaine ».

Je ne parlerai pas de Marionnettes pour enfants ou pour adultes. Je vais essayer d'analyser le caractère propre d'une Marionnette, non le pourquoi elle est faite.

N'en déplaise aux logiciens, théoriciens et autres sectaires, la Marionnette possède une vie propre, une



« Old Vic-Theater » ?
Non !... Marionnettes.

nel d'un être dans celui d'un rôle, pour un moment. Le masque enlevé, le costume ôté, l'acteur reprend son caractère. Le costume reste un costume, et le masque, un masque. La poupée, une fois dégantée, ne prend pas l'aspect d'un masque et d'une gaine, mais garde immuablement son caractère.

Supposons qu'un acteur de chair meure en scène avec le masque d'un Avare. Tous plaindront l'acteur et non l'Avare. Si un joueur de poupée mourait en tenant la poupée de l'Avare, on plaindrait l'Avare et non le manipulateur. Le joueur restant invisible, le spectateur oublierait rapidement son existence, et ne concevrait pas immédiatement sa mort... C'est ce temps de réflexion, cette hésitation née du doute de se savoir dans le rêve ou dans la réalité qui, je crois, démontre le mieux la vie propre de la poupée... La poupée est morte dans ton esprit avant que tu ne penses à la mort du joueur.

Si elle est morte, elle a donc vécu ! Alors, nous y voilà, la poupée vit, vit de sa « vie propre ».

Nous sommes maintenant bien d'accord sur ce point...

En plus de sa « vie propre », la poupée ne joue qu'un rôle ; son rôle de vie.

L'acteur joue le sien, ou les siens ; puis, le costume et le masque enlevés, il reprend sa vie bourgeoise, sa vie à lui... la vie qu'il est obligé de gagner. Il commence à jouer son vrai rôle, le rôle de l'acteur-dans-la-vie-privée. On dira de lui : « C'est un comédien », mais on ne dira pas : « C'est l'ogre » ou « Britannicus »... Il sera pour tout le monde : « Le Comédien », celui qui joue sur les planches ce que d'autres osent vivre sur le grand plateau du monde !

Tout au contraire la Marionnette ne peut s'arracher une seconde à son caractère, caractère irrémédiablement défini par son « créateur ». Elle sera immuablement son rôle en se laissant guider par une fatalité terrible et douce. Guignol sera toujours Guignol... Le Gendarme, le Gendarme... et Polichinelle parlera toujours d'une voix de fausset. Ce qui est curieux, c'est qu'au monde des Marionnettes, il n'y a pas de comédien... C'est pourquoi la Marionnette est l'immense espoir du théâtre et même du cinéma de demain.

Tête de bois, de papier, de tissu, de plâtre ! La Marionnette gardera toujours un profil inchangé... Jamais son œil ne bougera, jamais ses lèvres ne s'ouvriront... Jamais son visage ne se plissera... Jamais rien de sa face ne viendra changer l'« instant » de sa création, et pourtant tu entendas sa voix, tu verras ses paupières bouger, en un mot tu la verras penser... « penser » d'une voix démesurée pour son petit corps... penser par l'action, penser l'action. Agir et penser ne font plus qu'un en elle. Elle ne pense pas « agir » comme nous... Elle agit pour penser. Son geste précède sa parole, son action sa pensée. Elle ne parle donc que par expérience, ou plus exactement, la poupée ne parle pas, elle « pense haut » !

Amateurs d'anatomie, vous reprochez à mes poupées, quoi que faites à ma main, de n'avoir ni jambes, ni bras concevables.

D'abord, vous n'êtes jamais venu derrière la bande, et ne savez si les « jambes » n'y sont pas cachées... Puis, en admettant qu'elles soient invisibles (et comme tout ce qui est invisible, il est dur d'y croire), c'est peut-être pour ne pas traîner des pieds comme leurs sœurs à fils, ou que l'on ne dise d'elles : « Bêtes comme leurs pieds » !

Mais pourtant, « sans jambes », ma poupée marche, saute, tourne, danse. C'est un mystère... Bien sur ! Alors, n'essayez pas de le découvrir ; laissez les mystères tranquilles... Laissez le rêve vous griser, du moment que l'illusion est plus belle que votre réalité.

La poupée ne joue pas, elle danse... C'est-à-dire que sa marche, son attitude, ne représentent ou n'imitent pas exactement une attitude naturelle. Elle exprime une ou des pensées... Or, exprimer des pensées par des attitudes, des silences, et quelquefois des sons ou des paroles, cela s'appelle du mime... Du mime à la danse, il n'y a « qu'un pas ». C'est ce pas, si vite franchi par les poupées « sans jambes », qui rapproche la composition d'une pièce de Marionnettes de celle d'un ballet.

Poussant la comédie jusqu'à la satire, sautant de la satire à l'extrême poésie, elle passe au-dessus du drame pour achever sa gamme au tragique profond.

La Marionnette n'a pas d'époque... Chaque époque ayant laissé dans la troupe le meilleur ou le pire d'elle-même... Nous verrons le gendarme 1830 voisiner le seigneur médiéval... Le médecin à collette et le savant atomique... Nous sommes ici au royaume des poupées, il n'y a plus de dates, il y a des caractères ! Seule l'harmonie des couleurs et des formes mettra l'unité et l'homogénéité entre ces êtres d'époques et de costumes si divers...

Qu'il soit plat ou construit, vériste ou surréaliste, le décor devra, en harmonie des costumes et des caractères, dégager l'atmosphère-du thème, du temps, du lieu, en soulignant sobrement le jeu par des nuances et des volumes.

Je n'aborde pas encore ici la question des possibilités qu'offre le cinéma aux Marionnettes, ni que celles-ci apportent au septième art. Le problème est tout autre.

Ma présentation s'achève là. J'espère m'être fait comprendre de toi, compagnon invisible et inconnu... Voici l'être, voici le moyen, voici l'harmonie incomparable que t'offre la poupée.

JEAN HELTE.



Ce « FAUST » n'égale-t-il pas
les plus grands acteurs ?

vie pensante, une vie qui engendre. Certains prétendent que, sans le cœur, la main et la voix du manipulateur, la Marionnette n'est qu'une chose morte... Ils se trompent, et voici pourquoi :

Le meilleur manipulateur du monde prendrait-il une casserole, qu'elle resterait une casserole !... Dans cette casserole, il fera cuire tour à tour des nouilles ou des choux de Bruxelles, des navets ou des pommes de terre ; il fera cuire ce qu'il voudra... Tout au contraire, dès qu'il gantera sa poupée, c'est elle qui fera de lui ce qu'elle voudra. Il devra s'incliner devant son caractère ou s'arrêter de jouer... Il n'est plus que la casserole à tout cuire !

Tu me diras que si le joueur laisse sa poupée accrochée au mur, elle ne vivra pas. Ne vis-tu pas quand tu ne bouges plus ?

Ne me dis pas lecteur, qu'une fois accrochée, ma poupée serait comme le masque et le costume que l'acteur abandonne, une fois la pièce jouée. Non !... Masque et costume transforment le caractère person-



LE COURRIER DE LA MESNIE

a un an!

Voici UN AN, le premier numéro du « Courrier de la Mesnie » paraissait ! quatre pages, petit format commercial, papier quelconque, un seul article où nous donnions les raisons qui nous avaient fait choisir la Monarchie de préférence aux autres régimes.

Le deuxième numéro enregistrerait un progrès indiscutable dans la tenue générale : huit pages, format agrandi, des photos, des rubriques multiples... et... nous avons continué dans cette voie durant les numéros qui suivirent. Deux numéros spéciaux furent même publiés : l'un à l'occasion du passage de Notre-Dame du Grand Retour à Paris et l'autre pour le temps des Vacances.

Douze numéros déjà, dans chacun desquels la Mesnie n'a cessé d'affirmer, sans provocation et sans haine, mais avec force et fermeté :

Sa foi inébranlable dans le rôle que notre pays, notre France, peut encore jouer, en dépit des apparences, dans l'instauration d'une civilisation nouvelle, inspirée des principes chrétiens, qui seule sauvera le monde de l'anarchie et de la destruction dans lesquelles l'ont plongé les idéologies libérales et marxistes ;

Sa foi inébranlable dans le relèvement politique, social, économique, moral, et intellectuel de notre Patrie ;

Sa foi inébranlable dans le seul artisan possible de ce relèvement : le Roi, notre Roi : Henri Comte de Paris.

UN AN, c'est-à-dire douze mois et douze numéros dont chacun représente un mois de travail, un mois de difficultés de tous ordres dont on ne peut avoir une idée lorsqu'on lit « Le Courrier de la Mesnie » assis tranquillement dans son bureau. Sur quelle grande idée sera axé le « Courrier » du mois ? Quels sont les textes les plus intéressants au milieu de la foule d'articles utilisables ? La mise en page de tel numéro n'a-t-elle pas dû être refaite entièrement par suite de la dimension de tel cliché ? Le « Courrier » doit sortir avant telle date sous peine d'arriver trop tard à destination !... et tout ceci aux dépens des nuits, des études et des situations.

Et pourtant ces douze numéros, cet AN passé, que nous apportent-ils ? Sensation d'échec ou de victoire ? Mieux encore qu'une victoire : une progression constante, car dans notre action, même si le Roi était là, il n'y aurait pas encore de victoire, nous visons plus haut : **la rééducation spirituelle et morale de la Jeunesse française n'est pas l'affaire de quelques années.**

Mais les chiffres ne seraient rien, sans le courrier qui accompagne les souscriptions que nous recevons. S'il nous advient d'ouvrir une « Tribune Libre » nous pourrions donner certains extraits les plus représentatifs de l'enthousiasme débordant, de la foi dynamique, du désir d'activité qui animent la plupart de nos correspondants de Paris et de Province.

Et c'est cela, plus encore qu'un bilan, qui nous encourage à poursuivre notre effort.

Car le « Courrier de la Mesnie » DOIT se développer, IL LE FAUT !

Cet impératif moral ne peut malheureusement se réaliser sans les moyens matériels et financiers correspondants.

D'ores et déjà il nous faut un Secrétariat organisé, d'ores et déjà il nous faut prévoir une augmentation du prix de revient du « Courrier » par suite des dernières augmentations de salaires, d'ores et déjà une augmentation de notre format s'impose à brève échéance... et tout cela nous voulons le faire **sans augmenter le montant de nos souscriptions.**

C'est pourquoi nous faisons d'abord appel

A VOUS, NOS SOUSCRIPTEURS

et nous vous demandons :

1) De renouveler **tous** votre souscription ;

2) De renouveler votre souscription **en passant à la catégorie supérieure.**

Nous vous rappelons à cet effet nos trois formules de souscription :

Membre souscripteur	100 fr.
— donateur	200 fr.
— bienfaiteur	500 fr.

Enfin c'est maintenant à ceux qui reçoivent notre « Courrier » **sans y avoir souscrit** que je m'adresserai. Ces derniers appartiennent à deux catégories :

1) Ils sont **sympathisants**, ont trouvé le « Courrier » intéressant, veulent y souscrire, mais remettent au lende-

main ce qu'ils pourraient faire le jour même.

A ceux-ci je dirai : « N'attendez pas ! Dès la lecture de cet article, prenez plume ou stylo, rédigez vite un mandat et portez-le non moins vite au plus proche bureau de poste... Voilà qui est fait ! Tant mieux, sinon pour vous, du moins pour nous. Et puis si, dans votre précipitation, vous avez écrit 200 ou 500 au lieu de 100 francs nous vous en remercierons de tout cœur. »

2) Aux autres, à ceux de la deuxième catégorie, à **ceux qui hésitent** peut-être à aider un Mouvement de Jeunes Monarchistes parce qu'ils doutent de sa réussite, de sa force ou de sa capacité d'action, je dirai ceci : « Notre force est, certes, dans nos principes, mais également dans l'adhésion que vous y donnez : tant que vous n'êtes pas, si peu que ce soit, des nôtres, c'est toujours un appui qui nous manque et il devient évident qu'avec un tel état d'esprit répété un certain nombre de fois, on peut se laisser aller à douter devant une faiblesse qui n'est qu'apparente.

« Ce n'est pas quand le Roi sera là qu'il faudra vous dire Monarchistes et prêcher pour le relèvement moral et physique du Pays car ce sera à **vous** alors qu'on pourra appliquer en la modifiant cette phrase d'un de nos Rois : « Braves gens, Nous avons aidé à relever la France et vous n'y étiez pas. »

J.-P. DAVID.

Le Souvenir de J. Charles-Brun apôtre du Régionalisme

Un homme vient de disparaître qui était, pour plusieurs d'entre nous, le Maître et l'Ami par excellence ; un homme qui avait voué sa vie à une cause que nous ne séparons pas de la nôtre : celle de la renaissance des provinces françaises ; un homme qui nous aimait pour notre jeunesse impétueuse, pour notre soif de servir, et que nous aimions pour sa bonté, pour sa droiture et pour la paternelle affection qu'il voulait bien nous témoigner.

Ce serait faire injure à la mémoire de Charles-Brun que de vouloir, aujourd'hui qu'il nous a quittés, faire de lui un défenseur de nos idées. En vérité, il n'était pas des nôtres. Né avec la Troisième République, il l'avait suivie dans ses aspirations comme dans ses épreuves. Déçu de n'avoir pu lui faire appliquer son idéal, il voulait encore espérer que la Quatrième serait plus clairvoyante. Il voulait l'espérer, mais il ne le croyait pas.

Pourtant, ce félibre ami de Maurras, cet universitaire nourri de Mistral et de Barrès, avait l'âme trop généreuse pour ne pas s'intéresser aux efforts de ceux qui poussaient plus loin que lui-même les principes qu'il leur avait donnés. Apôtre, père et « pape » du Régionalisme, Charles-Brun était surtout fédéraliste. « Le Fédéralisme, écrivait-il encore récemment, n'est que la forme extrême du régionalisme. » Et ce fédéralisme, dans sa pensée, n'allait pas sans une réforme profonde de l'homme plus encore que des institutions.

Sa contribution à l'étude des structures véritables de la vie nationale n'est pas mince. Ses livres, ses conférences, son étonnante « présence » ont puissamment contribué à accréditer l'idée que les communautés naturelles étaient la seule base possible de tout édifice politique sain.

A ce titre, il aimait à s'entretenir dans son modeste logis de la rue-de Vanves, au milieu de « ses amis les livres », avec ceux qui pensent que seule la Monarchie peut décentraliser. Il aimait surtout à entendre les jeunes lui dire leur foi et leur espérance. « La Monarchie — disait-il — je n'y suis pas opposé. J'aime chèrement l'œuvre provinciale de l'Ancien Régime et je la défends de mon mieux. »

Il avait demandé à recevoir le *Courrier de la Mesnie*. Je sais qu'il le lisait avec sympathie et nous nous en entretenions souvent. Ce républicain qui, toute sa vie, défendit l'œuvre de la Monarchie, avait défini le Régionalisme comme « la conscience d'un Passé et la préparation d'un Avenir ».

Il avait fait sans doute une partie du chemin qui conduit à la Monarchie. Nous, qui aimons à nous dire ses disciples, nous finirons la route. La tâche que la République n'a pas su, n'a pas voulu réaliser, la Monarchie l'accomplira sans heurt mais sans faiblesse dans un régime à la mesure de l'homme. Ainsi, Jean Charles-Brun, mon Maître, mon vieil ami, vous n'aurez pas lutté en vain.

FRANÇOIS CHATEL.

Bulletin Intérieur de la « Mesnie » (association déclarée, régie par la loi de 1901).

Société Parisienne d'Imprimerie — Paris